

Malika Ferdjoukh



Sombres citrouilles

Médium

Le livre

Aujourd'hui, 31 octobre, trois générations de Coudrier sont réunies à la Collinière, la grande demeure familiale entourée de forêts et d'étangs, pour fêter, comme chaque année, l'anniversaire de Papigrand, le patriarche. Comme c'est aussi Halloween, Mamigrand a envoyé les petits chercher des citrouilles au potager pour les voisins américains. Mais dans le carré de cucurbitacées encore enveloppé des brumes de l'aube, il y a comme un pépin. Un homme étendu de tout son long, plein de taches rouges, silencieux. Mort. À première vue, personne ne le connaît. L'affaire pourrait donc n'être pas si grave que ça. Le problème, c'est que dans la famille, il y a au moins trois mobiles criminels possibles. Donc trois assassins potentiels. Sans compter tous les secrets qu'on n'a pas encore découverts...

L'auteur

Malika Ferdjoukh est née en 1957 à Bougie en Algérie. Ce qui explique le « h » final à son nom (quand on l'oublie, elle a horreur de ça !), et sa collection de chandelles. Elle vit à Paris depuis sa petite enfance. Elle a séché quelques films à la Cinémathèque pour suivre des cours à la Sorbonne. On peut dire qu'elle est incollable sur le cinéma américain, ses dialogues fameux et ses distributions pléthoriques, du western au polar noir, mais son genre adoré reste la comédie musicale dont elle est capable de chanter à tue-tête les airs les plus improbables.

Malika Ferdjoukh

Sombres citrouilles

Médium

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

« Peut-être allais-je enfin être admis dans le monde des adultes... Ah, belle jeunesse, que nous sommes donc pressés de nous débarrasser de toi quand nous sommes enfants, et avec quelle nostalgie nous songeons à toi avant même d'avoir atteint la moitié de notre vie d'homme ! »

Les Contrebandiers de Moonfleet,
roman de John Meade Falkner

« Les enfants sont des pestes. Je n'imagine pas que l'on puisse avoir seulement envie de vivre avec l'un d'eux. »

Les Contrebandiers de Moonfleet,
film de Fritz Lang

Pour mes professeurs, bonnes fées ou magiciens,
qui ont forcément modifié le cours de ma vie :

Sœur Élisabeth, Mademoiselle Gueudré
Alain Garsault, Jacques Guérif

Pour T.M. et D.H., tous deux nés un 31 octobre

Cette histoire fut élaborée et mûrie lors d'une résidence d'écrivain à La Rochelle. L'auteur en remercie chaleureusement l'Office du livre en Poitou-Charentes ainsi que la ville de la Rochelle, et plus particulièrement Xavier Person, Bruno Carbone, et Michèle Prévôt.

PROLOGUE

HERMÈS

L'homme était allongé sur la terre du potager.

– Il dort? demanda Colin-Six ans qui fit rebondir deux fois son diabolo avant de s'arrêter pour un examen plus sérieux de la situation. Il dort? répéta-t-il. Cette fois en chuchotant.

– Il a les yeux ouverts, nota Violette.

– Papigrand, articula Annette de sa façon bien à elle d'articuler (c'est-à-dire inarticulée), Papigrand aussi, il dort les yeux ouverts.

L'homme se trouvait très exactement sous le noisetier.

Noisetier que Pinède le jardinier appelait c'te-sal'té -qui-donne-que-dalle-qu'on-f'rait-mieux-d'faire-un-feu-avec; que Papigrand appelait ce-bazar-de-Dieu-de-paquets-de-nœuds-de-noisetier, ou que l'on trouvait sous la rubrique *Corylus avellana* dans les belles pages nervurées de l'herbier de Mamigrand.

Au pied du noisetier, donc, en bordure du muret ouest, à trois pas du carré de courges, l'inconnu blond, assez jeune, un peu jaune, était horizontalement immobile.

Comme ça, sur le dos, il paraissait long. Ses bras en particulier. Les poignets descendaient plus bas que les pans de sa veste à la drôle de couleur, un pied-de-coq brun qui évoquait terriblement les cookies de Clara.

Sa main gauche était gentiment posée au creux des feuilles mortes, ouverte.

– On lui crie « coucou » ?

– Ça va le réveiller.

– Justement.

– Et si ça le met en colère ? Il va nous...

Colin-Six ans regarda la maison derrière, les collines par-delà les murs, le village entre les collines, les vapeurs basses des marais... Dans la rousse matinée d'automne, l'unique silhouette humaine était celle de M. Bouh ! l'épouvantail aux bras écartés au milieu des labours.

– ... nous engueuler, acheva Colin-Six ans, chuchotant toujours.

Avec la poignée de son diablo, il chatouilla la paume si gentiment ouverte au creux des feuilles, et qui semblait n'attendre que ça, des chatouilles. Rien ne se passa.

Il fit ensuite le tour du bonhomme pour lui tâter cette fois le menton :

– Monsieur ? dit-il.

– Monsieur ? dit Violette.

– Monsieur ? répéta Annette de sa façon à elle de répéter.

Une feuille marron se détacha et tomba de l'arbre sur les pointes, en tournant, jusqu'au ventre du monsieur, ce monsieur couché sur le dos que personne ne connaissait. Annette s'accroupit, de sa façon à elle – la seule qu'elle pouvait – de s'accroupir, en se laissant, blam, tomber en tas sur le sol.

– Vous faites la sieste ? demanda-t-elle.

Prononcé par elle, ç'aurait pu être « Où est la rilette », « Hou, fais risette », ou « Pouet Sylvette »...

Mais tout le monde avait traduit. Deviné. L'habitude.

Elle tira doucement sur la veste cookie, et le bras droit du monsieur bougea. On vit le coude s'affaisser sur la terre humide, glisser, puis la main aller s'enfourir aussi gentiment que la gauche, de l'autre côté du corps, dans les feuilles sèches. Un Kleenex froissé roula. Puis rien.

Sauf qu'Annette poussa un petit cri, et Violette aussi. On aurait juré le même petit cri. Il faut dire qu'Annette et Violette sont jumelles.

– C'est rouge.

Le polo beige sous la veste était tout taché en effet. Colin-Six ans fit un léger bond de côté, le diabolo lui-même sursauta.

Violette saisit sa sœur par la main pour l'aider à se remettre debout. Avec ses mouvements en bazar, Annette faisait penser à un veau âgé d'une heure.

– Y a du vert aussi.

– Mais y a quand même plus de rouge que de vert.

– C'est de l'herbe écrabouillée, le vert.

– Le rouge...

– C'est du sang.

Tous les trois, Violette, Annette, Colin-Six ans, se penchèrent en rond. Il y eut un long, un profond silence. Impossible de croire plus longtemps au sommeil du monsieur. Pourtant...

– Qu'est-ce qu'il ferait couché là sinon? répondit Violette à la question que personne n'avait posée et que tout le monde se posait.

Un craquement minuscule dans les airs... Toutes les têtes se levèrent. Une noisette décidait de quitter définitivement la saleté de bazar de paquet de nœuds de *Corylus avellana*. Elle se tortilla trois secondes et

demie sur sa branche, fit grouich avant de s'expédier en un direct effarant sur l'œil ouvert de l'homme.

Je veux dire qu'elle lui dégringola droit sur le globe oculaire et que la paupière ne se ferma pas. La noisette fit une cabriole verte entre le nez et la joue. Et s'y cala.

J'ai l'air d'un monumental imbécile, mais la vérité est que je compris à cet instant seulement que ce corps étendu à trois pas du carré de courges dans le potager de nos grands-parents, cet homme inconnu que nous observions, Violette, Colin-Six ans, Annette, et moi, depuis cinq minutes, était un mort.

– Il est mort, dis-je.

Les petits ne parurent pas plus étonnés que ça. Comme s'ils l'avaient toujours su.

– À cause qu'il est tombé? demanda Colin-Six ans.

– Ou tombé parce qu'il est mort? fit Violette, mélodramatique mais rhétorique.

En contrebas, l'église du village sonna midi. Alors, comme à un signal, personne ne parla plus, et l'on bougea à peine.

Le carillon cognait le silence de la campagne autour, et montait plus haut que les fumées des Frissons, les marécages au bas des collines, et nous, nous regardions fixement le mort à nos pieds, et sa veste, et ses mains ouvertes – moins gentiment à ce qui nous semblait soudain – et les taches rouges sur le polo beige, et nous comptions chaque coup du clocher, comme si compter était devenu subitement la chose la plus importante du monde, quatre, cinq, six... et je me demandais ce qu'il faudrait faire après. Après le douzième coup.

C'est long, douze coups.

Très très très très long.

Avec l'écho surtout...

Assez pour prendre une décision, pas suffisant pour que ce soit la bonne. Oui, sans cette foutue cloche, j'en suis certain, sans elle, les choses auraient été moins tordues, j'aurais moins réfléchi, je n'aurais jamais soufflé aux petits :

– Allez ! on le planque... Faut pas qu'on le trouve.

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ AVANT
(QU'ON TROUVE LE MONSIEUR
DANS LE POTAGER)

LA COLLINIÈRE À L'AUBE

Chaque matin, la maison sur la colline s'éveillait petit à petit, et dans la même chronologie. Il n'y avait aucune raison pour que ce matin d'automne fût différent. Il ne le fut pas.

Enfin, pas totalement.

Cela commença avec les six coups au clocher du village, quand la chatte White Spirit s'étira et réveilla son petit, Olismok. Après quoi, tout demeura encore un temps dans le silence et les ombres.

Le jour peinait à se lever. Il n'éclairait que le bas de l'escalier en courbe qui montait du hall, et aussi, mais très mal, la porte en bois cachée dessous et qui était celle d'un cagibi.

Il fallut vingt bonnes minutes avant de voir apparaître la première âme humaine : Clara, derrière son tablier ciré.

Le chaton lui gambada autour, dans la lumière pâle, comme un petit fantôme à poils et à électricité. Clara s'en débarrassa avec une écuelle de Whiskas, elle alla ensuite allumer la cheminée de la salle à manger.

De retour en cuisine, elle commença à préparer le petit déjeuner pour toute la maison. C'était une grande maison ce matin ! Près de dix personnes... Et, demain, davantage encore !

La pendule lança son léger tintement de moins le quart à l'instant où Clara mettait la bouilloire à chauffer.

Clara était la cuisinière de la maison. Du moins c'est ainsi que ses patrons la présentaient (mais ils ne la présentaient pas souvent, et d'ailleurs à qui?)

En réalité, Clara s'occupait de tout. Elle lavait, repassait, pliait le linge, le gros, le petit, lessivait, nettoyait, cirait les parquets, astiquait les vitres, briqueait et rangeait la collection de théières de Mme Coudrier ainsi que les coupes en argent gagnées par Monsieur dans sa jeunesse à ses championnats de tennis; et quand la famille entière se réunissait, comme en ce moment, à cause de l'anniversaire de Monsieur qui tombait le 31 octobre (aujourd'hui) il n'y avait rien dont Clara ne s'occupât.

Longtemps auparavant, elle avait eu à laver les couches, à essuyer le vomi des bébés. Et quand Monsieur avait eu son accident qui l'avait cloué au lit des mois durant, c'est elle qui s'était occupée de lui donner le bassin. Madame en était incapable. Elle disait : « Vous vous en chargez, n'est-ce pas, Clara? Moi, je ne saurai pas. »

Les bébés avaient grandi, étaient devenus des mères, des oncles, des tantes; et Monsieur était demeuré pour toujours dans un fauteuil roulant.

Clara travaillait à la Collinière, au service des Coudrier depuis vingt et un ans.

Madame n'allait plus tarder à descendre. Surtout avec les préparatifs de l'anniversaire. Pendant que le café passait, Clara enfila un gilet et sortit dans le petit matin d'automne.

L'allée était couverte de feuilles sèches. Clara tira la brouette de l'appentis et la poussa dans le potager jusqu'au parterre de courges.

Là, elle sortit un couteau de sa poche de tablier

pour couper deux citrouilles et deux potirons qu'elle souleva du sol avec peine, chacun pesant bien ses six à huit kilos. Mme Coudrier avait inscrit les noms sur des languettes piquées en terre. Si Clara avait su lire, elle aurait appris que celui-ci était un *Hubbard*, cet autre le *Rouge vif d'Étampes*, et ceux-là des *Galeux d'Eysines*...

Mais, les noms, elle s'en fichait. Clara savait, d'un regard, distinguer le meilleur potiron, la meilleure citrouille, et un potiron d'une citrouille.

Elle savait aussi qu'ils détestaient que l'on pointe le doigt sur eux, que par vengeance ils devenaient secs et immangeables, mais quand elle parlait de ces choses à Madame, Madame haussait les épaules et faisait la bouche qui pince.

Clara les choisit charnus, avec de belles fesses et une couleur dodue.

Un bruit de pas sur les feuilles la fit se retourner. Un homme venait d'entrer dans le potager et marchait dans sa direction. Ce qu'elle aperçut de lui d'abord fut le motif pied-de-coq de sa veste brune. Quand il fut un peu plus près, dans l'allée, elle le reconnut.

– Bonjour, dit-il avec ce large sourire qu'elle n'aimait pas beaucoup.

Elle essuya le couteau sur sa manche de gilet et se remit à élaguer tiges et feuilles.

– B'jour, marmonna-t-elle en gardant les yeux baissés.

MADELEINE

Je me suis réveillée d'un bond, comme avec une alarme dans la tête, et mon cœur qui battait, mes paupières qui piquaient, j'ai pensé : « C'est aujourd'hui ! Aujourd'hui tu seras en face de lui, tu vas le revoir ! » et mon cœur a battu plus vite, plus fort, encore plus douloureux. Et délicieux, aussi.

On est cinq dans notre dortoir, mais le jour était si maigre qu'aucune des filles n'a ouvert l'œil ni remué l'oreille lorsque je me suis glissée hors de mon lit, pas même cette niaise d'Eunice, ni Laurie qui m'avait tellement encouragée lorsque je lui ai expliqué que j'allais quitter l'internat avant tout le monde.

Laurie a beau être ma meilleure amie, elle a le bon goût de m'étonner encore.

À la fête de juin par exemple, elle m'a bluffée, et pas seulement moi, mais aussi la classe et les profs, quand elle a interprété Paola de Santis dans *Le Prince de Taormine* face à Augustin, un pion des terminales qui jouait, lui, le prince Giandolio. Aux répétitions ils se donnaient un baiser de théâtre, Laurie m'avait expliqué : « Tu mets tes lèvres dans le creux du menton, comme si tu embrassais une poire avec la peau, en moins froid, tu vois Mad ? »

Pas bien, non. Pour la bonne raison que je n'avais aucun baiser, véritable ou de théâtre, à donner ou à recevoir dans l'immédiat... Mais revenons au *Prince de Taormine*.

Le jour de la représentation, devant les six cents élèves des deux internats, filles et garçons, devant les professeurs et les conseils d'administration, devant les parents endimanchés, le prince Giandolio (Augustin

donc !), fou d'amour, déchaîné, s'exclame : « Pour une nuit avec vous il n'est rien que je ne donnerais, belle Paola, nul que je ne tuerais ! »... Alors, lui et Laurie se tombent brusquement dans les bras, ils s'attrapent au cou, à la bouche, aux hanches, et les voilà qui s'embrassent, et s'embrassent, pendant vingt millions de minutes au moins.

Dans la salle on n'entend plus rien, que l'insondable silence de la stupéfaction. D'aucuns rient nerveusement, d'autres coulent un regard vers Colonel Tabert, notre directrice (et tata d'Augustin)...

Il faut l'avouer, on est tous sur le cul ! Soufflés ! Époustouflés ! Et plus encore, lorsqu'ils s'écartent l'un de l'autre, et que, après un arrêt infime, ils poursuivent, le plus tranquillement du monde, le dialogue de la pièce !

Mais leurs mains tremblent, je le vois, je les vois ! Et c'est ce qui me tord le cœur, si fort, si violemment, que j'étouffe, que je me lève, je cours me réfugier je ne sais où, au réfectoire je crois, et je sanglote des siècles, je sanglote d'amour et de détresse.

Ni Augustin ni Laurie n'ont été renvoyés. Le baiser appartenait à Paola et Giandolio, comment prouver qu'ils en avaient fait le leur ?

Ça m'épate qu'on soit amies, avec Laurie. Peut-être que sans son panache, son sens du défi, je n'aurais jamais eu le cran de quitter l'internat à l'aube, quand toutes dormaient encore, juste pour retrouver plus vite celui que j'aime.

Après un débarbouillage et un habillage éclairs dans les toilettes de l'étage, j'ai quitté le dortoir sur les orteils.

Une chaussure dans chacune des poches de mon manteau, mon sac dans une main, dans l'autre mon

cadeau d'anniversaire pour Papigrand, et un bouquin d'Ed McBain coincé sous le biceps, j'ai mis dix bonnes minutes à descendre les sept marches en bois qui miaulent du bout du couloir; après quoi j'ai poussé la fenêtre dont j'avais débloqué la crémone la veille, avant l'extinction des lumières, et je me suis retrouvée dans le parc.

Il faisait assez sombre et froid, et tant mieux, j'avais moins de chances de rencontrer quelqu'un.

Je me suis rechaussée presto, et j'ai couru à travers la pelouse, sous les arbres, en direction des grilles.

J'étais à peine en haut de l'allée, à quelques mètres de la grille, quand j'ai entendu un bourdonnement que je connaissais, le grand portail s'ouvrait! Une voiture allait sortir ou entrer!

Je me suis jetée derrière la haie de cornouillers, si vite que je me suis retrouvée par terre, sans plus bouger, pendant que le véhicule approchait.

J'ai reconnu le break berlingot de Marie-Reine Panchèvre l'économe, repérable à ses empilements de cageots de fruits et légumes à l'arrière. La voiture est passée sans me voir.

Vite! Il me fallait courir et franchir la grille avant qu'elle se rabatte. Le bourdonnement de fermeture s'éleva...

... et j'avais tous mes paquets à ramasser! La voiture était suffisamment loin maintenant... je me suis lancée à toute vitesse, le sac me sciait l'épaule, le cadeau de Papigrand me battait la cuisse et le flanc, mon écharpe flottait moitié à mon cou, moitié sur les bras. Vvrrr, continuait la grille, et moi je me trouvais au milieu, entre le portique et le battant qui se refermait, et juste à cet instant-là j'ai aperçu le bus qui sur-

gissait du virage, le bus que je ne devais rater sous aucun prétexte, sinon je ratais le train, donc mon arrivée à Paris, donc ma correspondance et mon second train... Pffff.

Mon écharpe s'est emberlificotée dans la serrure de la grille... J'ai tiré, secoué, j'ai failli me mettre à hurler!

Le chauffeur du bus a ralenti et m'a fait un signe amical par la vitre :

– Doucement, jeune fille...

J'ai torturé l'écharpe, et j'ai pensé à cette danseuse morte étranglée par son long foulard pris dans les roues de sa décapotable. Je n'ai même pas eu peur, je me sentais enragée... Enfin, dans un craaac pathétique, l'écharpe s'est déchirée, la moitié est restée dans la serrure. J'ai piqué un galop.

Une fois dans le bus, j'ai eu droit au sourire indulgent du chauffeur, aux regards endormis des trois voyageurs qui l'occupaient.

– En voilà une jeune fille pressée! s'écria le chauffeur en prenant ma monnaie. On va retrouver son amoureux?

J'ai rougi, je me suis mordillé la lèvre du haut, j'ai reniflé, et je n'ai rien répliqué bien sûr.

Son amoureux. Merde, ça se voyait tant que ça?

HERMÈS

– Ah, Hermès! Un courageux, enfin! s'est exclamée Mamigrand lorsque je suis descendu pour le petit déjeuner. Tu es le premier.

Elle aidait Clara à préparer le goûter d'anniversaire

de Papigrand. Toutes deux avaient de la farine jusqu'aux coudes. Clara épluchait pommes, noisettes, amandes qu'elle jetait dans une bassine en cuivre. La cuisine avait l'odeur verte et râpeuse des noix mouillées.

Mamigrand ne m'embrassa pas. Trop occupée avec sa pâte et sa farine. Et puis elle est du genre qui n'embrasse pas, sauf à des moments choisis par elle.

– Tartelettes aux mendiants! m'annonça-t-elle. Et tarte à la citrouille.

Comme si je ne le savais pas! C'est tartes aux mendiants, à la citrouille et au potiron à chaque anniversaire de Papigrand. Une pyramide de cubes orangés attendait l'immolation sur le plan de travail et la poubelle débordait de graines plates.

Personne n'aime spécialement la pâtisserie de cucurbitacée, sauf Papigrand et peut-être oncle Gil. Mais «C'est de saison» arguë Mamigrand à la moindre réserve.

– Les jumelles sont réveillées?

J'ai fait non, en attrapant la casserole de lait chaud et le cacao soluble.

– J'espère qu'elles n'ont pas oublié que Fredericka vient tout à l'heure pour leur leçon de musique.

– Si une armée de sumos tombe sur la maison, dis-je, les jumelles remueront peut-être un doigt de pied... Mais c'est pas un cours de violoncelle qui va leur agiter le bocal.

– Que signifie ce langage? me dit Mamigrand d'un ton sec. Je suppose que ni ta mère ni ton père ne parlent ainsi?

J'ai rougi. «S'agiter le bocal» est une des expressions favorites de maman. (Avec, quand elle est éner-

vée, « J'ai les ovaires dans le chignon. » Mais celle-là, je ne peux logiquement pas l'utiliser.)

– Clara? continua Mamigrand. Dès aujourd'hui nous allons décréter le petit déjeuner à la même heure pour tous, voulez-vous? Ou on risque de voir tout ce monde-là défiler jusqu'à midi. Que pensez-vous de huit heures?

– C'est trop tôt! me récriai-je.

Chaque année, pareil. Mêmes décrets, mêmes combats, mêmes résultats. Mamigrand est tuante.

– Et pourquoi pas? Tu es bien tombé du lit, toi, ce matin!

Elle se mit à chanter pour elle-même « *By a waterfall, I'm calling you-ou-ou-ou...* »

Plus le temps passe, plus ma grand-mère prend des allures de théière anglaise. Sa peau blanche, discrètement rosée aux pommettes. Ses cheveux crème qui moussent en chignon sur ses oreilles fines. Et l'impression qu'elle est catégoriquement incassable.

Je me suis servi en cacao, me suis taillé quatre tartines d'une épaisseur de millefeuille, avant de lui expliquer :

– C'est la faute aux chasseurs. Ils ont tiré des coups de feu, il ne faisait pas encore jour. Du côté des Fris-sons, je crois. C'est ça qui m'a réveillé.

Je me suis installé sur le coin de table où Clara avait rassemblé beurre, crème, confitures de mirabelles et de coings, gelées de pomme et de cassis.

– C'est ce renard. Il les fait tourner en bourrique. L'animal est un malin.

– C'te démon! grommela Clara. Mais ils le prendront! Toutes ces bêtes qu'il nous a égorgées cet été... Grillées, tes tartines, mon grand?

Je connais notre Clara depuis toujours, Clara et son

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Taille 42

Boum

Quatre sœurs - Tome 4 : Geneviève

Quatre sœurs - Tome 3 : Bettina

Quatre sœurs - Tome 2 : Hortense

Quatre sœurs - Tome 1 : Enid

Faux numéro

Rome l'enfer

Fais-moi peur

Collection Grand format

Quatre sœurs

© 1999, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 1999

ISBN 978-2-211-21775-0